Document généré le 24 avr. 2024 04:27

Espace Sculpture

« Paysages verticaux »

Joëlle Morosoli

Volume 5, numéro 4, été 1989

URI : https://id.erudit.org/iderudit/9506ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)
1923-2551 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Morosoli, J. (1989). « Paysages verticaux ». *Espace Sculpture*, *5*(4), 26–28.

Tous droits réservés © Le Centre de diffusion 3D, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

JOËLLE MOROSOLI

Paysages verticaux

Le Musée du Québec fermera ses portes durant la période estivale afin de réaliser des travaux d'agrandissement, d'adjonction de l'ancienne prison de Québec et profitera de cette situation pour accaparer des lieux d'exposition inusités pour une institution muséologique. Le Musée s'étendra à l'échelle de la ville, bien au-delà de ses murs, pour créer des galeries d'art à ciel ouvert, dans une dizaine de lieux historiques répartis dans Québec, là où circulent citadins et touristes. Par cet événement, le Musée du Québec affichera sa détermination à faire vivre l'art actuel et à le diffuser partout, surtout au coeur des activités urbaines et touristiques. La Galerie du Musée, située dans le quartier du Petit-Champlain, fera office de centre d'interprétation d'art actuel, offrira des activités éducatives pour les enfants et un service d'autobus dont l'itinéraire sera la découverte de ces lieux d'exposition.

Cet événement international, *Paysages verticaux*, a pour instigatrice et coordonnatrice Madame Louise Déry, présentement conservatrice de l'art actuel au Musée du Québec. Nous avons rencontré Madame Déry afin qu'elle nous parle de ces *Paysages verticaux* qui pourront être appréciés du 25 juin au 30 septembre 1989. En tant que directrice générale du Musée régional de Rimouski, Madame Déry avait organisé, durant l'été 87, un événement pluridisciplinaire *L'Esprit des lieux*. Quatre artistes avaient été invités pour nous livrer leur interprétation du lieu et de l'espace tandis que conjointement se déroulait un colloque animé par des écrivains, des architectes, et des philosophes qui s'interrogeaient sur les rapports entre l'homme et ses lieux. Madame Déry orchestrera à nouveau un événement pluridisciplinaire ayant pour dénominateur commun un matériau : la Ville de Québec. Le thème de cet événement sera le paysage urbain de Québec, son histoire, sa vie politique et sociale.

Shigeo Toya travaillant à son projet pour *Paysages Verticaux*.
Photo : Patrick Altman. Courtoisie du Musée du Québec.

Pour bien cerner ce sujet, dix artistes nationaux et internationaux commettront des interventions dans divers lieux de la ville de Québec. Deux écrivains, une montréalaise Denise Désautels, connue par son écriture poétique et Frédéric-Jacques Temple de Montpellier, spécialiste de Blaise Cendrars, traducteur de Henry Miller et auteur de plusieurs livres, nous proposeront « leurs territoires littéraires. » « Un territoire sonore »[1] de Québec nous sera livré par le torontois Michael Snow. Quant à Angela Grauerholz, photographe montréalaise, elle nous lèguera un album/mémoire de Québec. Cette multidisciplinarité et cette internationalité comportera une difficulté, celle du bon dosage entre ces éléments divers et complémentaires. Incidemment, cette lecture de la ville à travers diverses approches artistiques s'apparentera fort bien à la spécificité de Québec dont la culture est hybride, à la fois française et anglaise, indigène et coloniale. L'ensemble de cet événement se déroulera en trois temps: d'abord les œuvres seront réalisées in situ du 15 au 25 juin, puis les installations seront présentes jusqu'à la fin septembre, tandis que la mémoire de cet événement sera conservée dans une publication comportant photos des interventions artistiques, travail du photographe, textes des écrivains et cassette de Michael Snow.

Paysages verticaux ne s'inscrira pas dans la lignée des symposiums puisque les interventions artistiques se construiront et se détruiront devant le public. Le Musée, par vocation lieu de conservation, produira un événement où les œuvres seront détruites après avoir été commandées et modifiera son rôle de conservateur pour permettre à l'art actuel de s'exprimer dans un de ses concepts, l'éphémérité.

Le thème de cet événement, basé sur le paysage urbain de Québec, prend toute son importance en regard du riche patrimoine de la ville et de ses nombreux témoins architecturaux. En 1985, Québec est décrétée ville du patrimoine mondial puisque la Place Royale peut à juste titre être considérée comme le berceau de la civilisation française en Amérique. C'est à cet endroit précis que Samuel de Champlain construit en 1608 son habitation fortifiée qui deviendra le plus vieil établissement français ayant perduré au même endroit en Amérique et ayant donné naissance à une grande capitale.

Paysages verticaux... une œuvre paysagère dont le matériau utilisé sera la ville ! En effet, les artistes devront travailler avec et à partir de ce tissu urbain. En plus de réactualiser certains sites devenus insignifiants par l'habitude d'y vivre, les artistes essaieront de mettre en évidence le sens de certains lieux qui avant leur intervention restaient au niveau de l'inconscient ou tenteront de leur don-

ner un contenu autre en réécrivant à leur manière une nouvelle page d'histoire.

Paysages verticaux est une invitation à découvrir Québec de haut en bas, de fond en comble, de fouiller ses origines, ses profondeurs aussi bien que de souligner ses édifices historiques. Cette verticalité se retrouve dans la chronologie des faits historiques qui s'échelonneront de 1608 à 1989, mais également dans la topographie de la ville. On visite Québec à travers des passages, des escaliers qui nous mènent de la Basse-Ville à la Haute et nos promenades nous obligent sans cesse à monter et à descendre, à suivre une trajectoire verticale. Québec a été fondée dans la Basse-Ville mais très rapidement la Haute-Ville s'est développée permettant aux citoyens d'être protégés des envahisseurs grâce à la barrière naturelle du Cap Diamant. Jusqu'au milieu du XIX[e] siècle, l'histoire de Québec est liée à sa situation stratégique sur le fleuve; entre 1629 et 1775, Québec est attaquée pas moins de cinq fois. Ce contexte politique précaire a obligé les régimes successifs à se préoccuper sans cesse de la défense de la ville. La Haute-Ville, protégée par le Cap Diamant doit néanmoins se fortifier. Remparts et portes ont été édifiés causant des problèmes urbanistiques importants : un espace restreint à l'intérieur des murs et une circulation malaisée. La double protection qu'offrait la Haute-Ville par la barrière du Cap Diamant et par celle des remparts a privilégié les habitants bien nantis obligeant la population de souche à s'installer dans les faubourgs mal protégés. La verticalité topographique de la ville accusait la hiérarchie sociale, administrative des gens qui l'habitaient.

Au moment où nous écrivons cet article, les artistes sont à la recherche du lieu qu'ils vont exploiter. À la lumière de leurs travaux antérieurs, nous ne pouvons que nous interroger sur leurs paysages verticaux et ce ne sera qu'au cours de l'été que nous découvrirons comment ces artistes auront pu nous surprendre, nous contredire ou nous imposer le silence. Parmi ces artistes, certains n'ont jamais vu Québec si ce n'est par le biais du reportage ou de la photographie. Ils ne connaissent de nos espaces qu'un certain exotisme modifié au gré de leur imagination. Il en est ainsi pour le jeune sculpteur japonais Toya Shigeo, figure de proue dans l'art actuel à Tokyo. Madame Déry a découvert sa production à la Biennale de Venise en 1988 et elle a été éblouie par son travail dont le matériau de base est le bois et ses patines.

Fortuyn /O'Brien d'Amsterdam nous proposera une installation sur les Plaines d'Abraham dans laquelle l'arbre, symbole de la verticalité, sera l'élément majeur. Elle mettra en scène la nature en la modifiant et elle se servira de la terre comme matériau.

À partir de sculptures en bois qui s'intégreront à l'environnement et dont l'arrangement structural invitera à les traverser, Robert Stackhouse, new-yorkais, nous fera découvrir un autre aspect de la ville, peut-être d'autres lieux de passage.

Sylvie Blocher, de Paris, utilisera dans sa production des références architecturales ou paysagistes.

À l'antipode de ces sculpteurs, deux artistes originaires de la ville de Québec nous proposeront un type d'intervention profondément liée à la connaissance de leur ville. Ils cernent Québec de l'intérieur, à travers leurs souvenirs, leurs expériences. Ils ressentent leur ville au travers d'un quotidien rythmé par ses saisons et ses solitudes. Danielle April est connue pour ses assemblages de peinture tridimensionnelle. En 1988, elle nous proposait, à la Galerie d'art du collège Édouard Montpetit, une exposition *Geôliers de passage*. Elle s'intéressera aux multiples clochers de Québec. Ville à mille et un clochers, Québec signale l'importance de la vie religieuse dans son évolution. Églises, chapelles, couvents rappellent le grand rôle éducatif et hospitalier qu'ont joué les communautés religieuses dans l'histoire québécoise jusqu'à la révolution tranquille des années 60. Dans la Basse-Ville, l'église Notre-Dame-des-Victoires érigée en 1688 est la plus ancienne église en pierre de Québec tandis qu'en Haute-Ville, la Basilique imposante et somptueuse souligne le contraste économique de ces lieux. Verticalité dans la religion.

Jocelyn Gasse, *Étude pour Paysages Verticaux*, 1989.
Photo: Patrick Altman. Courtoisie du Musée du Québec.

Le québécois Jocelyn Gasse nous proposait en mars 1988, à la Galerie Optica, une exposition *Compositions* dont on a dit qu'elle était un monument d'éloge au paysage. On y voyait des unités architecturales simples, agencées en formation pyramidale ou étagée, des surfaces peintes en noir, d'autres réfléchissantes. La lumière servait d'élément atmosphérique à ces fragments de paysage. Gasse a su piéger dans une galerie des paysages; *Paysages verticaux* lui demanderont une démarche inverse, soit à partir du paysage de créer une œuvre d'art. Gasse ne s'intéressera pas aux paysages de Québec mais plutôt à l'origine de sa fondation : le Cap Diamant. Passionné de géologie, il travaillera à partir de cette masse rocailleuse qui s'avance dans le détroit du fleuve. Champlain fonda Québec à cause de sa situation géographique : terre située sur les berges du Saint-Laurent, mais rétrécie de part et d'autre par le Cap Diamant et la Pointe-Lévy, permettant la défense de la ville à partir des deux rives.

Deux artistes montréalais participeront aux *Paysages verticaux* : Melvin Charney et Dominique Blain. Artiste, architecte, Melvin Charney « s'intéresse à la spécificité du lieu et aux déterminations historiques. »[1] Charney nous proposera une construction en bois probablement répartie en gradins et comptera utiliser le vent dans son intervention. Il a été choisi, entre autres, pour concevoir les plans du jardin de sculptures attenant au Centre

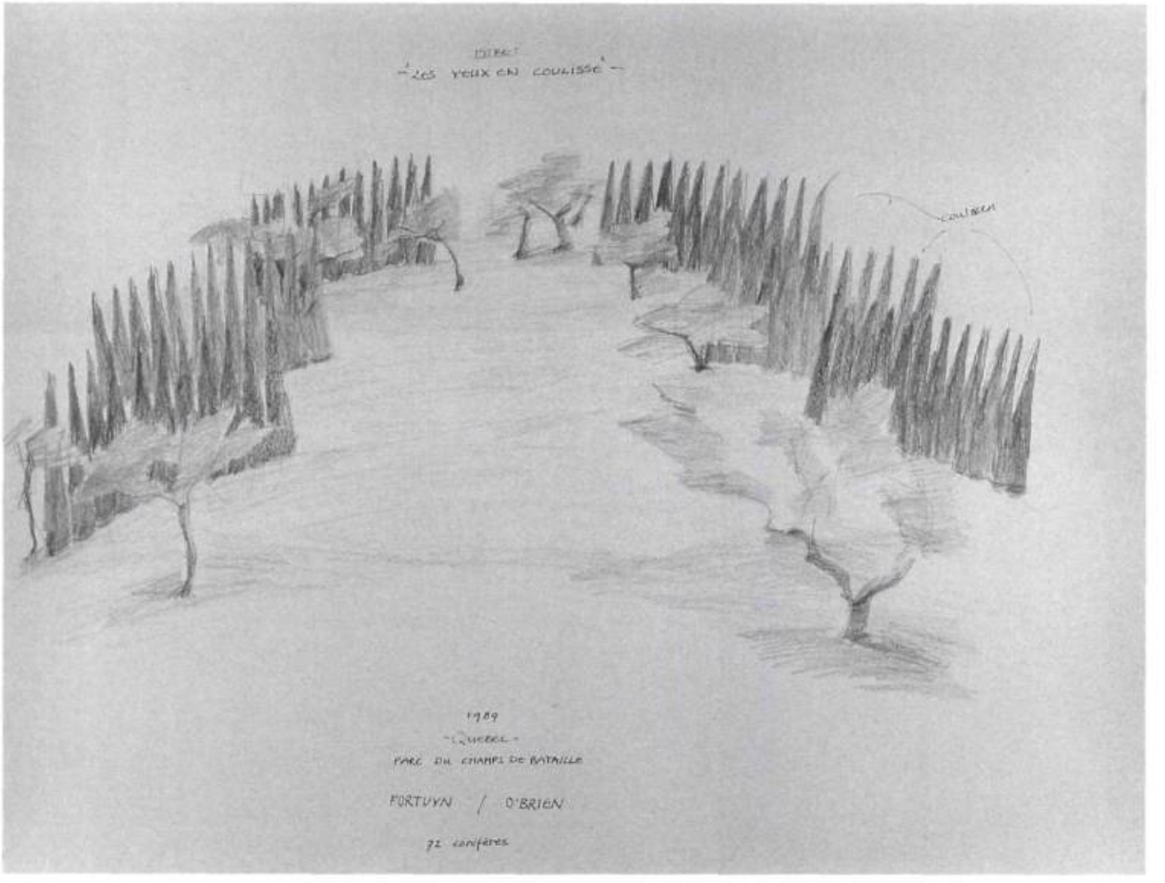
canadien d'architecture, réalisant un musée en plein air, accessible en tout temps et par tous. Quel musée saura-t-il mettre en place dans un des sites de Québec ?

À la Galerie Christiane Chassay, en 1987, Dominique Blain proposait une exposition affichant les différences sexuelles et raciales. Objets et photographies s'assemblaient pour mieux extraire des faits significatifs de la vie politique et ainsi tracer au-delà des régimes, des partis, des liens sur l'humain politique. Elle s'inspire de faits passés pour mieux cerner le présent en espérant que l'avenir ne soit pas qu'une simple répétition. À l'exposition *Les Temps Chauds* (été 88) au Musée d'art contemporain de Montréal, Blain proposait un montage photographique traitant trois moments de célébration pour la liberté des peuples. Au-dessus d'un amoncellement de débris, un ange semblait s'envoler tout comme les espoirs de liberté. Quelle cause politique ou sociale tentera-t-elle d'exploiter ?

Daniel Buren a été invité de Paris pour inscrire son paysage vertical sur la façade du Musée. Cet édifice construit en 1933 par l'architecte Wilfrid Lacroix, offre une façade classique. Un immense escalier met ce musée sur un piédestal soulignant une certaine verticalité de l'art, culture et luxe réservés à un cénacle. L'entrée principale est flanquée de quatre colonnes et elle est surmontée d'un fronton. Buren, internationalement connu, a remporté le Grand Prix à la Biennale de Venise en 1986 et il s'est fait remarquer pour son intégration au Palais Royal à Paris. Il a été présent à Québec en 1984 avec *Neuf couleurs au vent*, des immenses drapeaux rayés, et à Montréal, aux Cent jours d'art contemporain ainsi qu'à la Galerie René Blouin en 1987.

Guiseppe Penone a, lui aussi, été convié à participer à cet événement. Représentant prolifique de l'Arte povera, il nous a offert, il y a déjà quelques années à la Galerie Nationale du Canada, une impressionnante exposition. Penone « vise à fusionner nature humaine et vie végétale. »[1] L'arbre, le tronc, l'empreinte que laisse le temps, guident son travail. En réaction à la nouvelle opulence italienne des années 50-60, confrontés à ce miracle économique et industriel soutenu par les États-Unis, les artistes « pauvres » s'intéressent au rejet et aux déchets de leur société. Le critique Germano Celant devient le porte-parole et le théoricien de démarches intellectuelles telles que celles de Merz, Kounellis, Zorio, etc., qu'il regroupe sous le terme générique d'Arte povera. En 1968, il définit ce mouvement comme suit : « L'artiste *pauvre* est un alchimiste. Il découvre autant le caractère inexorable (de la connaissance végétale), la précarité (de la matière), la fausseté (des sens), la violence des événements naturels (désert, lac salé, mer, neige, forêt), l'instabilité (d'une réaction biophysique). L'Art pauvre est à la fois une possibilité de la matière et une façon de vivre dans l'art. » Comment Penone exploitera-t-il ces thèmes dans une ville française d'Amérique du Nord ?

Quand paraîtra ce numéro d'ESPACE, les artistes débuteront leur travail d'alchimistes dans les lieux qui les auront inspirés. Nous pourrons alors voir comment, à partir de leur démarche artistique, de leur production antérieure, ils tenteront de cerner d'autres paysages québécois. Ces découvreurs de 1989, comment réinventeront-ils cette ville, quel visage inconnu de l'histoire traditionnelle sauront-ils tracer ? Madame Déry invite ces artistes à réécrire une autre page d'histoire dans ces lieux, sur les murs de cette ville déjà éloquente et à y ajouter « une strate supplémentaire à l'espace-temps de Québec ».[1]

1. Citation extraite du document de présentation des *Paysages verticaux*, rédigé par Louise Déry.

Fortuyn/O'Brien, *Les Yeux en coulisse*. Étude pour *Paysages Verticaux* (vue en coupe). Photo : Patrick Altman. Courtoisie du Musée du Québec.